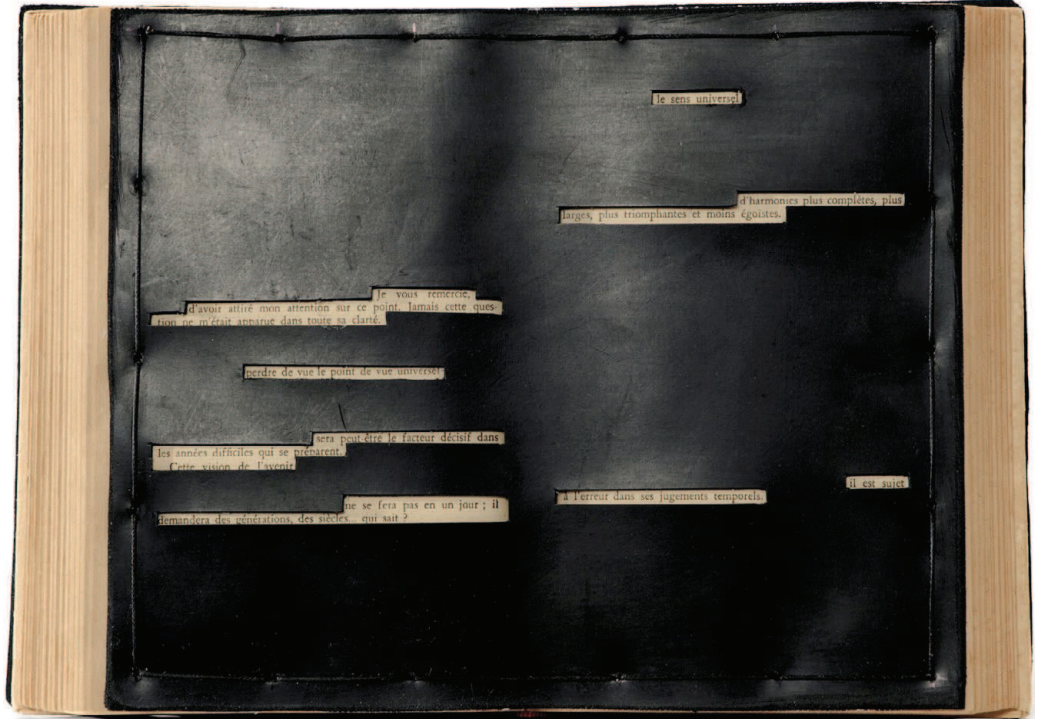


## LES MOTS ET LES CHOSES

PAR EMMANUELLE LEQUEUX

Les mots sont aussi plastiques que les choses : ils s'étirent, se creusent, valsent, se gribouillent. Bref, ils disent le monde dans leur silhouette même, autant que par les codes qui, à travers le monde, les ont faits signifiants. C'est ce que démontre la Fondation Hippocrène, à Paris, à travers son exposition « La plasticité du langage », aussi ténue que riche. Dévolue à la défense de la culture européenne, cette institution est sise dans l'ancienne agence de l'architecte Mallet-Stevens, dans le 16<sup>e</sup> arrondissement : havre parfait, dans ses compositions spatiales, pour laisser l'esprit des lettres se déployer au fil des quatre salles. Dans un premier volet ouvert en septembre, les expériences lettristes étaient à l'honneur : poème abstrait taillé en dactylographie par Henri Chopin ; *Cantate de mots camés* de François Dufrêne ; alphabet ésotérique inventé par Jacques Villeglé. Pour le second chapitre, l'inspiration est plus contemporaine. En grande prêtresse de la typographie, Tania Mouraud offre l'incipit de l'exposition : soient huit digressions autour du leitmotiv « I have a dream » de Martin Luther King. Coufiques modulées ou Helvetica allongé à l'extrême, les mots se font quasiment illisibles, et saisissent plutôt par l'équilibre parfait de leurs noirs et blancs. Entre l'épuisement d'un discours utopique et sa magnificence graphique, les pleins du langage se délient sous nos yeux. À devenir ainsi plastique, l'alphabet perd de son sens potentiel, et gagne en énigme. À l'image de cet index réalisé en 2002 par le collectif britannique Art & Language, qui tout au fil de son parcours a cartographié les nouvelles sphères de la communication dans une perspective structuraliste : ici, diagrammes impossibles et discours maculés s'annulent l'un l'autre. « Nullité », également, dans les termes de l'équation portée par la table imaginée par Philippe Cazal, destinée aux collectivités : son plateau est creusé des deux mots KO et OK en miroir, une anagramme qui pourrait résumer les flux traversant tout corps social. Les amoureux du langage, incités ici à perdre leur moindre latin, sortiront-ils désespérés de cette démonstration ? Un somptueux dessin Alighiero Boetti vient heureusement rompre cette tentation formaliste : en ses deux bords, deux enfants vus



Eva T. Bony, *Livre 26*, 1951, 2010, livre, caoutchouc, fil, 21 x 30 cm.  
© Eva T. Bony.

du ciel semblent tirer sur le centre de la large feuille ; si bien qu'ils en ouvrent le cœur en un carré vierge, dont les quatre déchirures vaguement triangulaires révèlent l'italien poétique de l'artiste. Une page blanche qui, fissurée, s'avère riche de mille promesses... C'est fort de cet espoir que l'on peut continuer le parcours. S'attarder notamment sur la vidéo de Jean Daviot, qui livre un texte de Marguerite Duras sur la « perte du politique » à l'endroit, à l'envers puis à l'envers de l'envers... qui n'est pas tout à fait l'endroit. Nouveau deuil du sens, renforcé par la présence de Sophie Calle, qui a confié la fameuse lettre de rupture qu'elle a reçue à une centaine de femmes. A commencer par la journaliste d'une agence de presse, qui a transformé le drame en simple dépêche, seul témoignage retenu ici de son colossal projet. Deuil enrichi aussi par le remake du *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard* de Mallarmé, transformé par Sammy Engramer en simples ondes graphiques. Puis par les livres munis d'ocillères d'Eva T. Bony, qui les prive de tout sens, ou devenus partition symphonique chez Jorinde Voigt. Le monde et ses choses auraient-ils définitivement disparu ? Pas vraiment : simplement, devenues formes, les mots tentent de se rapprocher un peu plus de lui. ■

LA PLASTICITÉ DU LANGAGE, jusqu'au 16 décembre, Fondation Hippocrène, 12, rue Mallet-Stevens, 75016 Paris, tél. 01 45 27 78 09, [www.fondation-hippocrene.fr](http://www.fondation-hippocrene.fr).